

HOMÉLIE 8

«Je vous conjure donc, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de votre vocation, en toute humilité et mansuétude.»

1. C'est la vertu des maîtres de choisir, non l'honneur et la gloire de la part de ceux qui leur sont soumis, mais bien leur salut, et de tout faire pour le leur procurer. Quand on agit pour soi-même, on est un tyran, et non un maître. Dieu ne vous a pas établi leur chef pour que vous recueilliez plus d'hommages; il veut que, négligeant vos propres intérêts, vous travailliez à leur complète édification. Tel est le véritable instituteur; tel était le bienheureux Paul, éloigné de toute pompe extérieure, menant un genre de vie qui le confondait avec la foule, ou plutôt se regardant comme le dernier de tous. De là ce nom de serviteur qu'il se donne, de là le ton suppliant qu'il prend volontiers dans ses discours. Voyez, rien ici qui sente l'empire ou l'autorité, tout respire la réserve et la modestie : «Je vous conjure donc, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de votre vocation.» – Que demandez-vous, je vous prie ? est-ce un avantage qui vous soit personnel ? – En aucune façon; je demande à sauver les autres. – Quand on prie, c'est toujours pour une chose qui nous intéresse. – Mais cela m'intéresse essentiellement. – Il le dit bien dans une autre épître : «Nous vivons désormais, si vous demeurez fermes dans le Seigneur.» (I Th 3,8) Il ne cesse pas de désirer ardemment que ses disciples se sauvent. «Moi qui porte des chaînes pour le Seigneur.» C'est la grande dignité, c'est la puissance irrésistible qui met bien au-dessus des rois et des consuls. Nous retrouvons cette parole dans l'épître à Philémon : «Puisque je suis le vieux Paul, portant maintenant des chaînes pour le Christ.» (Philem 9)

Il n'est rien de splendide comme les fers portés pour le Christ, comme les chaînes dont ces saintes mains furent étreintes. Etre enchaîné pour le Christ, c'est beaucoup plus glorieux que d'être apôtre, docteur, évangéliste. Si quelqu'un aime le Christ, il me comprend sans peine. On connaît la puissance des fers, quand on éprouve les flammes et la folie de l'amour divin. On préfère alors le séjour d'une prison à la patrie céleste. Paul leur tendait les mains dont l'éclat effaçait celui de l'or et celui du diadème. Non, cette bandelette constellée de diamants ne jette pas des rayons comparables à ceux que répand une chaîne de fer portée pour le Christ. Le cachot éclipsait les demeures royales. Et qu'ai-je dit, les demeures royales ? Il éclipsait le ciel même, puisqu'il possédait l'enchaîné du Christ. Si quelqu'un aime le Christ, je le répète, il sait quelle est cette dignité, il sait quelle est cette puissance, il sait quel bien on peut faire aux hommes quand on est chargé de fers pour lui. C'est peut-être là quelque chose de plus glorieux que d'être assis à sa droite, une plus auguste dignité que d'occuper l'un des douze trônes. Et pourquoi parler ici des choses humaines ? je rougis de comparer le prestige des richesses et l'éclat de l'or à celui des chaînes. Mais, laissant de côté ces sublimes avantages, ne devrions-nous jamais en être récompensés, je déclare que c'est la plus noble récompense, le plus grand de tous les bonheurs, de souffrir pour celui qu'on aime. Ils comprennent bien ce que je dis ceux dont le cœur est plein d'amour, pas même pour Dieu, mais simplement pour les hommes : ils se réjouissent beaucoup plus des souffrances qu'ils endurent pour l'objet aimé, que d'un honneur quelconque. C'est au chœur sacré, je veux dire aux apôtres, qu'il appartient de les comprendre pleinement.

Ecoutez comment le bienheureux Luc s'en explique : «Ils se retiraient comblés de joie de la salle du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes d'être humiliés pour le nom du Christ.» (Ac 5,41) D'autres regardent comme une chose ridicule qu'on estime un bonheur d'être accablé d'outrages, et comme une noblesse d'être méprisé : quant à ceux qui goûtent le désir du Christ, c'est en réalité la plus grande des béatitudes. Si l'on m'offrait le ciel tout entier ou bien cette chaîne, c'est la chaîne que je choiserais; si l'on me proposait de me placer là-haut parmi les anges ou de m'envoyer avec Paul enchaîné, j'aimerais mieux la prison; s'il était possible qu'on me fit l'une de ces puissances qui peuplent les cieus, qui sont autour du trône, ou que je fasse moi-même cet enchaîné, mon choix serait encore pour la chaîne. Et certes à bon droit; car que peut-on concevoir de plus heureux ? Je voudrais en ce moment me trouver dans ces lieux où sont conservées ces chaînes; je voudrais les contempler, et sentir croître mon admiration pour ces hommes qui témoignèrent ainsi leur amour au Christ. Oui, je voudrais voir ces chaînes devant lesquelles les démons tremblent et frémissent, que les anges vénèrent. Rien n'est plus beau que de souffrir quelque chose pour le Christ. Dans mon estime, Paul est moins heureux pour avoir été ravi au ciel que pour avoir été jeté dans une prison. Je

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

le félicite moins des mystérieuses paroles qu'il entendit là haut que des fers qu'il porta sur la terre. Je le proclame heureux, non quand il s'envole au troisième ciel, mais quand il est courbé sous le poids des chaînes. Que les chaînes l'emportent sur le ciel, il le savait bien; écoutez ce qu'il en dit lui-même. Il ne dit pas : Je vous en conjure, moi qui ai entendu les paroles mystérieuses. Quoi donc ? «Je vous en conjure, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur.»

2. S'il n'inscrit pas le même mot en tête de toutes ses lettres, il ne faut pas s'en étonner; car ce n'est pas toujours, c'est à certaines époques qu'il fut enchaîné. C'est une chose préférable à mes yeux d'avoir à souffrir pour le Christ que d'être honoré par le Christ. La souffrance est alors le plus grand honneur, une gloire incomparable. Si lui-même, qui pour moi s'est fait esclave, a voilé sa majesté, ne s'estimait jamais mieux dans la gloire que lorsqu'il était crucifié ? pour moi, que ne dois-je pas souffrir pour lui ? Voici comment il s'exprime : «Père, glorifiez-moi.» (Jn 17,1) – Que dites-vous ? vous allez être conduit à la croix avec les larrons et les spoliateurs des tombes, vous allez subir la mort des maudits, vous serez d'avance conspué, souffleté; et vous appelez cela de la gloire ? – Assurément, répond-il, puisque je le souffre pour ceux que j'aime; c'est la vraie gloire pour moi. – Si le Sauveur, dont l'amour avait pour objet des êtres vils et misérables, se fait une gloire de cet amour, si c'est une plus grande gloire pour lui d'être dans l'ignominie que d'occuper le trône paternel, au sein de la gloire céleste; si tel est son choix, à combien plus forte raison ne dois-je pas le tenir pour la véritable gloire ? Ô bienheureux fers ! Ô bienheureuses mains qui furent ornées de cette chaîne ! Elles méritaient moins d'honneur, ces mains de Paul, quand elles relevaient et raffermisssaient le boiteux de Lystres, que lorsqu'elles furent chargées de fers. Si j'avais été le contemporain de l'Apôtre, c'est en ce dernier cas surtout que je les aurais baisées, y collant tour à tour mes yeux et mes lèvres; je n'aurais pu me détacher de ces mains qui avaient mérité d'être enchaînées pour mon divin Maître. Vous vous étonnez que la main de Paul ait touché la vipère, et n'en ait rien souffert ? Ne vous en étonnez pas; le reptile respecta la chaîne. La mer entière la respecta bien aussi, puisqu'elle-même fut enchaînée. Ma donnerait-on de ressusciter les morts, ce n'est pas là ce que je choisirais, j'aimerais mieux porter des chaînes.

Si j'étais affranchi des sollicitudes ecclésiastiques, si mon corps était moins affaibli, je n'hésiterais pu à faire ce long voyage, dans l'unique but de voir les chaînes et d'entrer dans la prison consacrée par ce captif. Partout on rencontre, il est vrai, le témoignage de ses miracles; mais ils n'excitent pas le même amour que ceux de ses stigmates. En lisant l'Écriture, je vois avec moins de bonheur le thaumaturge que le persécuté; il me plaît sous les verges et dans les séditions. Sans doute, les suaires et les ceintures qui touchèrent son corps nous frappent d'admiration, opèrent des merveilles; mais elles ne sont pas admirables comme les persécutions : «Après qu'ils l'eurent battu et couvert de plaies, ils le jetèrent en prison» (Ac 16,23) et de plus : «Enchaînés ils bénissaient Dieu;» (Ibid., 25); et encore : «Le lapidant ils le traînèrent hors de la ville, persuadés qu'il était mort» (Ibid., 14,8) Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une chaîne de fer acceptée pour le Christ et portée par un pauvre esclave, notre corps ? écoutez le Christ lui-même : «Heureux êtes-vous.» En quelle circonstance ? quand vous ressuscitez les morts ? Non certes. Quand donc ? quand vous rendez la vue aux aveugles ? Nullement. Mais alors quand serez-vous heureux ? «Quand les hommes vous accableront d'outrages, vous persécuteront, et diront faussement toute sorte de mal de vous à cause de moi.» (Mt 5,11) Si de mauvaises paroles peuvent ainsi nous rendre heureux, que ne feront pas les mauvais traitements ? Écoutez encore le grand Apôtre disant ailleurs : «Au surplus la couronne de justice m'est réservée.» (II Tim 4,8) Or, la chaîne l'emporte sur cette couronne. Dieu daignera m'accorder cette couronne, dit-il, et je ne me préoccupe pas du reste. Il me suffit pour toute récompense de souffrir pour le Christ. Qu'il me soit donné de prononcer cette parole : «J'accomplis en ma chair ce qui manque à la passion du Christ» (Col 1,24) et je ne demande pas autre chose.

Pierre fut aussi jugé digne des mêmes fers. Il était enchaîné, nous rapporte l'Écriture, il était entouré de soldats, et il dormait. Il éprouvait une telle joie, il avait si peu de sollicitude, qu'il se livrait au sommeil. S'il l'était trouvé dans l'angoisse, il n'eût assurément pas goûté ce profond repos. Il dormait au milieu des soldats, et l'ange venant vers lui dut le frapper au côté pour l'éveiller. Si quelqu'un me disait : Qui voudriez-vous être ? l'ange qui frappa Pierre ou Pierre qui fut sauvé ? J'aimerais mieux être Pierre, répondais-je, pour qui l'ange vint. J'aurais tout l'avantage de cette chaîne. Et comment se fait-il, m'objectera-t-on, qu'il prie comme ayant été délivré de grands maux ? Cela ne doit pas vous surprendre; il prie parce qu'il craint de mourir. Or, il craint de mourir, parce que la vie n'est pour lui qu'une carrière de souffrances. Paul exprime ce sentiment; écoutez ce langage : «Vois tomber mes liens pour être avec le

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

Christ, ce serait de beaucoup le mieux pour moi, mais il est nécessaire pour vous que je reste dans la chair.» (Phil 1,23-24) Voilà ce qu'il appelle la grâce : «Le Christ, dit-il, vous avait fait le don non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui.» (Ibid., 29) Vivre pour vous l'emporte sur la gloire du ciel ; et c'est un don, le plus grand de tous les dons, l'œuvre par excellence. Gouverner le soleil et la lune, faire mouvoir le monde, commander aux démons et les chasser, ne sont pas des choses comparables. Les démons ne se sentent pas aussi blessés, quand nous les chassons par la foi, que lorsqu'ils nous voient souffrir pour le Christ et porter des chaînes; car c'est ici surtout ce qui fait notre crédit et notre confiance. S'il est beau d'être enchaîné pour le Christ, ce n'est pas même parce que cela nous mérite le royaume céleste, c'est parce que nous souffrons pour le Christ. Je ne glorifie pas les chaînes comme un moyen sûr d'aller au ciel, mais bien comme un témoignage d'amour que nous donnons au Roi du Ciel.

3. Quelle gloire de savoir simplement que cet homme fut enchaîné pour le Christ, quelle joie, quelle dignité, quelle splendeur ! Je voudrais à jamais redire ces paroles. Que ne puis-je tenir dans mes mains les fers de l'Apôtre ? et, puisque cela ne m'est pas permis, que ne puis-je par le désir et par la pensée jeter ces fers autour de mon âme ? «La prison où Paul était enchaîné trembla, et les fers de tous les prisonniers tombèrent.» (Ac 16,26) Voyez-vous les chaînes dissolvant la puissance des chaînes ? Comme la mort du Seigneur a détruit notre mort, les chaînes de l'Apôtre ont délivré les prisonniers, ébranlé la prison, ouvert les portes. Telle n'est pas cependant la nature des fers, elle est toute contraire : elle rend le cachot plus sûr, au lieu d'en renverser les murailles. Sans doute la nature des fers n'est pas telle, cela n'appartient qu'aux fers portés pour le Christ. Le gardien de la prison se prosterne devant Paul et Silas. Les fers par eux-mêmes ne produisent pas non plus un tel effet, ils n'amènent pas aux pieds des captifs ceux qui les ont enchaînés, ils leur donnent au contraire sur eux une plus grande puissance. Et voilà qu'ici l'homme libre se jette aux pieds du captif, et demande d'être délivré de la peur par celui qu'il a lui-même chargé de chaînes. Mais n'est-ce pas toi, réponds, qui l'a enchaîné ? Ne l'as-tu pas renfermé toi-même dans le cachot ? n'as-tu pas mis à ta guise ses pieds dans les ceps ? Pourquoi trembles-tu donc ? pourquoi ce trouble et ces larmes ? pourquoi brandir cette épée ? – Je n'ai jamais rien enchaîné de pareil, me répond-il, j'ignorais la puissance de ceux qui sont enchaînés pour le Christ. – Que dis-tu ? Ils ont reçu le pouvoir d'ouvrir les cieus, une prison devrait-elle leur opposer quelque résistance ? Ils délivraient ceux qui portaient les chaînes du démon, le fer devait-il les abattre ? Tu ne connaissais pas tes prisonniers, et c'est pour cela qu'il t'est fait grâce.

Paul est cet enchaîné que tous les anges révèrent; Paul est celui dont les suaires et les ceintures chassent les démons et dissipent les maladies. Or, elle est incomparablement plus dure que le fer, elle est en quelque sorte infrangible comme le diamant, la chaîne que le démon nous impose, car, au lieu de lier le corps, elle s'attache à l'âme. Celui-là donc qui délivre les âmes enchaînées, ne pouvait-il pas délivrer son corps ? Celui qui brise les liens du démon, devait-il être arrêté par une chaîne de fer ? Celui dont les vêtements suffisaient pour remettre les captifs en liberté, pour les arracher à la tyrannie du diable, comment n'eût-il pas eu le pouvoir de se délivrer lui-même ? Il a donc été d'abord enchaîné, et c'est alors qu'il a brisé les liens des autres; ce qui nous fait voir que les captifs enchaînés pour le Christ ont une force de beaucoup supérieure à celle des hommes libres. Si Paul eût opéré la même chose n'étant plus enchaîné, cela tiendrait moins du prodige. Ainsi donc, loin d'accuser une faiblesse, la chaîne était l'instrument d'une plus haute puissance. Cette puissance de la sainteté se montre d'une manière éclatante, quand un homme enchaîné se rend maître de ceux qui ne le sont pas, quand non seulement il se délivre lui-même, mais qu'il délivre ses compagnons de captivité. A quoi servent les murailles ? pourquoi jeter et renfermer dans un cachot celui qui renverse même les défenses extérieures ? Comment le prodige s'accomplit-il la nuit, et comment est-il accompagné d'une violente secousse ? Soyez indulgents envers moi, ayez un peu de patience, souffrez que je m'éloigne un instant des expressions du texte, et qu'après m'être nourri avec bonheur des exemples apostoliques, je me délecte dans la chaîne de Paul; permettez que je m'y tienne encore. Je l'ai saisie, et nul ne me fera lâcher prise. Je suis plus solidement enchaîné par le désir que l'Apôtre ne l'était par les ceps. Personne n'a le pouvoir de rompre ma chaîne, puisqu'elle est formée par l'amour du Christ; ni les anges ni le royaume des cieus ne peuvent la rompre.

Entendez Paul lui-même s'écriant : «Ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la hauteur, ni la profondeur ne pourront nous séparer de la charité du Christ.» (Rom 8,39) Mais pourquoi, je le demande encore, l'événement arriva-t-il au milieu de la nuit ? pourquoi fut-il accompagné d'une telle secousse ?

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

Suivez avec attention l'économie du plan divin et soyez dans l'admiration. Les chaînes de tous les prisonniers furent donc brisées, et les portes de la prison ouvertes. Mais cela n'eut lieu que pour le geôlier, dans le but de le sauver, et non de l'éblouir. Quant aux prisonniers, ils ignoraient qu'ils étaient libres; cela ressort de la parole même de Paul. Que dit-il, en effet ? Il s'écria d'une voix forte : «Ne vous faites pas de mal, car nous sommes tous ici.» (Ac 16,28) Or, ils n'auraient pas été là, s'ils avaient su que les portes étaient ouvertes et que leurs chaînes étaient brisées. Ceux qui percent les murs, qui franchissent les toits et toutes les barrières, dont l'audace n'est pas même arrêtée par les fers, ne seraient pas restés certes, les chaînes étant brisées et les portes ouvertes, alors surtout que le gardien de la prison était lui-même endormi. Mais ils étaient retenus par les liens du sommeil. Tout cela s'accomplit providentiellement, rien de fâcheux n'arriva de ce miracle, qui devait avoir pour résultat le salut du geôlier. Disons encore qu'on enchaîne surtout les prisonniers pendant la nuit, et non pendant le jour. Il était alors permis de les examiner avec attention quand ils étaient de nouveau liés et endormis. Si la chose s'était passée dans le jour, il en fût résulté un grand tumulte. Pourquoi maintenant la prison fut-elle ébranlée ? Afin que le gardien se levât et considérât ce spectacle : lui seul méritait d'être sauvé.

4. Remarquez, je vous prie, l'éclatante manifestation de la grâce du Christ. En contemplant les chaînes de Paul, n'oublions pas de contempler aussi cette admirable grâce, et d'autant mieux que la grâce divine agit visiblement ici. Il est des hommes qui se révoltent à la pensée qu'un geôlier fut sauvé; ils accusent la bonté de Dieu pour une chose qui devrait surtout la leur faire admirer. Cela n'a rien qui puisse nous surprendre; car ce sont là des infirmes qui maudissent les meilleurs aliments, au lieu d'en reconnaître l'excellence, et qui disent que le miel est amer. Ce sont des aveugles dont la cécité provient de ce qui devait les éclairer; car le mal n'est pas inhérent à la nature des choses, il tient à la faiblesse de ceux qui n'en usent pas comme il faut en user. Quel est donc leur langage ? Quand il faudrait être dans l'admiration de ce qu'il est fait choix d'un homme plongé dans le vice, et de ce que cet homme est ramené au bien, ils disent : Comment ne pensa-t-il pas que c'était là de la magie et du prestige ? Comment ne resserra-t-il pas leurs fers en poussant des cris d'alarme ? Il eut bien des raisons d'agir autrement : d'abord, il les avait entendu louer Dieu; et les magiciens n'eussent pas chanté de pieux cantiques, comme il entendait ses prisonniers les chanter, selon le témoignage formel de l'Écriture. En second lieu, ils n'ont pas pris la fuite, ils l'ont empêché de se donner la mort; s'ils avaient opéré ce prodige dans leur propre intérêt, assurément ils ne seraient pas restés dans la prison, ils auraient commencé par se délivrer eux-mêmes. Ils témoignent une grande philanthropie, puisqu'ils conservent l'existence à qui les a chargés de fers. C'est comme s'ils lui disaient : Vous avez pris vos mesures et toutes vos garanties en nous jetant en prison, vous nous avez donné de rudes entraves; eh bien ! c'est pour que vous soyez vous-même délivré de bien plus redoutables chaînes. Chacun est enchaîné par ses propres péchés : et c'est là l'horrible et fatale chaîne; celle que nous portons doit, au contraire, être bénie et désirée.

Que cette chaîne ait brisé l'autre, cela nous est montré par les faits matériels. N'avez-vous pas vu libres ceux qui tout à l'heure étaient enchaînés ? Vous verrez que vous-même vous serez à votre tour délivré de plus lourdes chaînes. Celles que portent les prisonniers, je ne dirai pu celles de Paul, ce sont les chaînes du péché qui les forgent. Il y avait là deux sortes de chaînes, et le geôlier lui-même était enchaîné. Les autres subissaient les chaînes matérielles et celles du péché, sur lui pesaient seulement ces dernières. Paul commence par délivrer les prisonniers, afin de rendre la grâce visible par une image qui frappe la vue. Le Christ avait agi de même, mais en suivant un ordre opposé. Là se trouvaient une double paralysie. Et laquelle ? Celle du corps et celle de l'âme. Que fit-a donc ? «Ayez confiance, mon fils, dit-il, vos péchés vous sont remis.» (Mt 9,2) Il guérit d'abord la paralysie véritable, puis il en vint à celle du corps. En effet, comme «quelques-uns des scribes disaient en eux-mêmes : Celui-là blasphème, Jésus, sachant leurs pensées, dit : Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? Qu'y a-t-il de plus facile à dire : Tes péchés sont remis, ou bien : Lève-toi et marche ? Pour que vous sachiez donc que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, a dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit, et va-t-en dans ta maison.» (Ibid., 3-6) Par une chose qui tombe sous les sens, il démontre celle qui n'est saisie que par l'intelligence; par la guérison du corps a opéré la guérison de l'âme. Pourquoi ? Afin que cette parole soit accomplie : «Mauvais serviteur, je te juge par ton aveu même.» (Lc 19,22) Que disaient ses ennemis ? Que personne ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu; que ni l'ange ni l'archange ni aucune autre créature n'a ce pouvoir. – Voilà donc un principe que vous

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

reconnaissez. Que devriez-vous en conclure ? Que, s'il vous est démontré que je remets les péchés, il est manifeste que je suis Dieu.

Tel n'est pas le langage du Christ, vous venez de l'entendre : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, il dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit et va-t-en dans ta maison. » Puisque j'accomplis ce que vous jugez le plus difficile, il ne reste évidemment aucun doute, aucune opposition sur ce qui vous paraît aisé. – Voilà pourquoi le disciple fait passer : l'intellectuel avant, beaucoup étant alors disposés à le contredire; tandis que le maître ramène l'intellectuel au matériel, pour le rendre sensible. Le geôlier ne crut donc pas à la légèreté. Il vit ses prisonniers, il n'aperçut ni n'entendit rien qui sentit la supercherie, rien qui ressemblât à la magie. Ces hommes louent Dieu; puis ils se conduisent avec la plus grande bonté; ils ne se vengent pas, quand la vengeance leur serait possible. Eux-mêmes et les autres prisonniers avaient certes la possibilité de s'enfuir; pour eux du moins la chose est certaine : c'est ce qu'ils ne font pas. Le miracle n'attire pas seul le respect, les mœurs l'attirent encore davantage. Quel est le cri poussé par Paul ? « Ne vous faites aucun mal, nous sommes tous ici. » Remarquez comme il est exempt de toute vaine gloire et plein de charité. Il ne dit pas : C'est à cause de nous que ces choses arrivent; il parle comme l'un des prisonniers : « Nous sommes tous ici. » Et cependant, alors même que leurs chaînes n'auraient pas été déjà brisées, et par miracle, ils avaient au moins le droit de se taire, en délivrant tous les prisonniers. S'ils avaient gardé le silence, s'ils n'avaient pas arrêté la main de cet homme en poussant un grand cri, nul doute qu'il ne se fût enfoncé le glaive dans la gorge. Ce qui s'explique encore par la position de Paul dans la prison la plus reculée. Vous avez agi contre vous-même, semble-t-il dire, en précipitant ici ceux qui devaient vous sauver du danger. Ils n'imitèrent pas la conduite qu'il avait lui-même tenue. Lui mort, tous auraient pris la fuite.

3. Vous le voyez, ils aimèrent mieux rester dans les chaînes que le laisser périr. C'est pour cela que celui-ci pensait en lui-même : Si c'étaient là des magiciens, assurément ils auraient délivré les autres, tout en brisant leurs propres fers. Il est vraisemblable qu'il avait eu plus d'une fois des hommes de ce genre dans sa prison; et, comme jamais leurs prestiges n'avaient rien opéré de pareil, il était frappé d'admiration. Un magicien n'eût pas ébranlé les fondements, de la prison de manière à réveiller le geôlier, en se rendant ainsi la tâche plus difficile. Considérons maintenant la foi de cet homme, l'historien sacré poursuit : « Ayant demandé de la lumière, il entra dans le cachot, et, saisi de tremblement, il se prosterna devant Paul et Silas; puis, les menant dehors, il leur dit : Seigneurs, que dois-je faire pour être sauvé ? » (Ac 16,29-30) Il tient la lumière et le glaive, et vous entendez comment il s'exprime : « Seigneurs, que dois-je faire pour être sauvé ? Ils lui répondirent : Croyez au Seigneur Jésus, et vous serez sauvé, vous et votre famille. » (Ibid., 31) Les magiciens, se dit-il, n'enseigneraient pas une telle doctrine; pas un mot ici du démon. – Voyez-vous comme il se rend digne du salut ? Ayant vu le miracle, délivré de ses terreurs, le gardien n'oublia pas ses intérêts véritables, il se préoccupa par-dessus tout du salut de son âme; il se présenta aux docteurs, mais comme on doit s'y présenter; il tomba à leurs pieds. « Et ils lui annonçaient la parole du Seigneur, ainsi qu'à tous ceux de sa maison. Les prenant durant cette nuit, il lava leurs plaies; et lui-même fut baptisé avec toute sa famille sans retard. » (Ibid.,32-33) Quelle ferveur dans cet homme ! il ne diffère pas, il ne dit pas : Attendons le jour, voyons, examinons les choses. Enflammé d'un saint zèle, il est aussitôt baptisé, et toute sa famille l'est avec lui. Il ne donnait pas l'exemple de ce qui se passe maintenant, où la plupart ne tiennent aucun compte des serviteurs, des femmes et des enfants qui ne sont pas initiés. Devenez, je vous en conjure, semblables à ce geôlier, non dans son despotisme, vous l'entendez bien, mais dans sa résolution. A quoi sert l'autorité, quand l'âme est faible ? Ô ciel ! un homme dur, sans pitié, vivant au milieu des pervers, n'ayant que cela dans la pensée; comme il devient tout à coup charitable, et quelle sollicitude il témoigne ? « Il lave leurs plaies. »

Considérez aussi le zèle ardent de Paul : dans les fers et sous les verges, il remplit le ministère de la prédication. Ô l'heureuse chaîne ! comme elle se montra féconde dans cette nuit ! à quels enfants elle donna naissance ! On peut bien leur appliquer cette parole : « Je les ai engendrés dans les fers. » (Philem 10) Voyez comme il tressaille, comme il veut entourer de splendeurs les enfants qui lui sont nés ainsi. Voyez quelle est la gloire et la puissance des fers, puisque non seulement celui qui les porte, mais encore ceux qu'il enfante dans ce temps, en reçoivent un éclatant honneur. Oui, ceux qui sont nés des fers de Paul ont un véritable avantage; je ne dis pas du côté de la grâce, la grâce étant la même pour tous, ni quant au pardon, le même également pour tous; leur avantage est d'apprendre dès le commencement à se réjouir, à se glorifier de telles choses. « Et, les prenant au milieu de la nuit, il lava leurs

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

plaies, et il reçut le baptême.» Voyez ensuite l'effet produit : il leur témoigne sa reconnaissance par des soins matériels. «Les ayant introduits dans sa maison, il se hâta de dresser la table, et se réjouit avec toute sa famille d'avoir cru en Dieu.» Que ne devait-il pas faire, le ciel venant de lui être ouvert quand s'ouvraient les portes de la prison ? Il lava les plaies de son instituteur, il dressa la table, il tressaillit de joie. Dès qu'elle entra dans la prison, la chaîne de Paul fit une église de tout ce qui y était, transforma tous les habitants en membres du Christ, dressa une table spirituelle, donna des fruits auxquels les anges applaudirent. Avais-je tort d'affirmer que la prison était plus belle que le ciel ? La prison fut pour le ciel une source de joie. Si la conversion d'un pécheur est là-haut une cause de réjouissance; si le Christ se trouve au milieu de deux hommes réunis en son nom; à combien plus forte raison dans un lieu où nous voyons Silas et Paul, le geôlier et toute sa famille, une foi si grande enfin ? Ne voyez-vous pas combien elle se montre énergique ?

Mais cette prison m'en rappelle une autre. Et laquelle ? Celle où Pierre était enfermé. Les choses étaient néanmoins bien différentes : ce dernier apôtre était mis sous la garde de quatre soldats se relevant quatre fois la nuit, il ne chantait pas de pieux cantiques, il ne veillait pas, il dormait. Ajoutons qu'il n'avait pas été battu de verges, mais que le danger était plus grand. Ici tout est terminé, les prisonniers ont subi leur peine; il n'en était pas de même là : au lieu des blessures corporelles, l'incertitude de l'avenir pesait sur l'âme et la bouleversait. Encore ici cependant voyez le miracle : «L'ange du Seigneur se présenta tout à coup, et la lumière brilla dans la prison; il frappa Pierre au côté et l'éveilla en lui disant : Lève-toi vite. Et les chaînes tombèrent de ses mains.» (Ac 12,7) Pour que l'apôtre n'estime pas voir un simple effet de lumière, l'ange le frappe au côté. Personne, du reste, excepté lui, ne voyait cette lumière; il lui semblait donc être l'objet d'une vision : ceux qui dorment ne sentent pas les divins bienfaits. «Or, l'ange lui dit : Prends ta ceinture et chausse tes sandales. Pierre fit ainsi. L'ange continua : Enveloppe-toi de ton manteau, et suit-moi. L'apôtre sortit en le suivant; et il ne savait pas que l'intervention de l'ange fût une réalité, il pensait être sous le coup d'une vision. Passant donc à travers la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui mène à la ville, et qui s'ouvrit d'elle-même devant eux. Etant sortis, ils allèrent jusqu'au bout d'une rue, et l'ange alors disparut à ses yeux.» (Ibid., 8-10)

6. Pourquoi n'a-t-il pu être fait en cette occasion comme à l'égard de Paul et de Silas ? C'est que ceux-ci devaient voir tomber leurs chaînes, et Dieu ne voulait pas qu'ils fassent délivrés de cette façon; tandis que le bienheureux Pierre devait être conduit à la mort. – Mais n'eût-il pas été plus admirable, dira-t-on, qu'étant sorti et livré aux mains du roi, il eût alors été soustrait à de plus imminents dangers, sans en recevoir aucune atteinte ? On n'eût pas de la sorte fait mourir les soldats. – C'est une grave question qui se présente ici. – Dieu n'a sauvé son serviteur, insistera-t-on, qu'en sacrifiant les autres, en les dévouant à la mort. – Que répondrons-nous ? D'abord, qu'il ne le sauva point par la mort des autres. Puis, que cela n'était pas dans l'ordre des choses, et n'est arrivé que par la barbarie du juge. Comment ? Le plan de la sagesse divine était que ceux-là ne périssent pas et que l'apôtre fût sauvé, comme cela eut lieu pour le gardien de la prison; mais le juge ne sut pas profiter du don céleste. «Le jour étant venu, poursuit l'auteur des Actes, les soldats furent dans une grande perturbation, ne sachant ce qu'était devenu Pierre,» (Ibid., 18) Qu'arrive-t-il ensuite ? Hérode ordonne d'examiner le fait, et, les soldats étant interrogés, il les envoie au supplice. S'il n'avait pas procédé à cet examen, peut-être aurait-il eu quelque excuse; mais non, il fait comparaître les témoins, il les interroge, il apprend que le prisonnier était enchaîné, que la prison était soigneusement gardée, que les gardes se trouvaient devant les portes, que les murs n'ont pas été percés, ni les portes ouvertes, qu'il n'existe aucun signe de fraude. Il fallait en ce cas admirer la puissance de Dieu, qui avait retiré cet homme du milieu des dangers, il fallait se prosterner devant cette toute-puissance : lui, au contraire, il fait conduire les soldats à la mort.

En quoi donc pouvez-vous accuser Dieu ? S'il eût permis que le mur s'écroulât pour délivrer Pierre, Hérode aurait eu peut-être quelque raison de supposer que les gardes avaient négligé leur devoir; mais, les choses étant disposées de telle sorte qu'on ne puisse les attribuer à la perversité de l'homme et qu'il faille recourir à la puissance de Dieu, pourquoi cette conduite ? Si Pierre avait dû s'échapper en fugitif, il eût fui quand il avait des chaînes; si son évasion s'était accomplie dans le trouble, il n'eût certes pas conservé assez de sang-froid pour ne pas oublier même ses sandales, il les eût abandonnées. Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi l'ange lui dit : «Prends tes sandales;» il fallait qu'on sût bien que ce n'était pas une fuite, mais une action calme et délibérée. Portant des chaînes, et de plus ayant un soldat de chaque côté, il n'avait ni le temps ni les moyens de rompre ses fers; ajoutez encore qu'il occupait un cachot intérieur. C'est donc à l'iniquité du juge qu'on doit uniquement

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

imputer le supplice des gardes. Pourquoi les Juifs n'agissaient-ils pas de même ? D'autres prisons, en effet, me reviennent à la mémoire : la première de Rome, puis celle de Césarée, puis encore celle de Jérusalem. Les prêtres et les pharisiens ayant appris de ceux qu'ils avaient envoyés à la prison dans le but d'en retirer Pierre, que celui-ci n'y était plus, que les portes étaient néanmoins fermées et que les gardes se tenaient devant les portes, pourquoi n'ont-ils pas fait mourir ces derniers et sont-ils restés dans l'indécision, en se demandant ce qu'il en adviendrait ? Du moment où, malgré leur haine mortelle contre de tels hommes, ils n'ont rien imaginé de pareil, moins encore le devais-tu, toi qui faisais tout pour leur plaire. C'est pour cela que le châtement le frappe aussitôt. Si vous rendez Dieu responsable, rendez-le responsable aussi des meurtres commis sur les grands chemins et de tant d'autres morts injustes, en particulier du massacre des enfants immolés à cause du Christ; car, d'après ce que vous dites, c'est bien lui qui fût la cause de leur mort. Mais non, ce n'est pas lui, c'est en réalité la tyrannique frénésie du père d'Hérode.

Et pourquoi, me direz-vous, Dieu n'a-t-il pas arraché son apôtre des mains de ce dernier ? Il le pouvait sans doute, mais cela n'eût servi de rien. Combien de fois le Christ lui-même se déroba-t-il aux mains des Juifs ? quel bien en résulta-t-il pour les ingrats ? Au contraire, les faits dont il est question furent extrêmement avantageux aux fidèles : les informations prises firent que les ennemis eux-mêmes déposèrent en faveur de la vérité, et nul ne saurait récuser ce témoignage. Dans le premier cas, ce qui ferma la bouche aux adversaires, ce fut uniquement l'aveu de ceux qui étaient venus : nous voyons ici la même chose. Pourquoi la conduite du geôlier fut-elle si différente, alors qu'il n'avait pas été plus favorisé qu'Hérode ? En effet, apprendre qu'un captif est sorti, les portes de la prison restant fermées, n'était pas une chose moins étonnante que de le voir rester quand elles étaient ouvertes. Bien plus, ceci pouvait paraître une hallucination, tandis que cela ne pouvait pas l'être, en présence des témoignages les plus précis. Si cet homme avait donc été méchant, il eût égorgé Paul, comme le tyran égorga les soldats; mais il était loin de l'être. Si nous voulions maintenant réfuter ceux qui s'en prennent à Dieu du massacre des enfants, notre discours s'étendrait bien au delà des limites que nous nous étions d'abord posées.

7. Il est temps d'y mettre fin, après avoir assez largement payé notre tribut de reconnaissance à la chaîne de Paul, cause pour nous de tant de biens; ce ne sera pas sans vous recommander encore, non seulement de ne pas vous décourager quand vous avez à souffrir pour le Christ, mais de vous en réjouir même et de vous en glorifier, à l'exemple des apôtres, selon la parole de Paul : «Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités.» (II Cor 12,9) C'est pour cela que Jésus lui dit : «Il te suffit de ma grâce.» Paul se glorifie donc de ses fers, et vous vous enorgueillissez de vos richesses ! Les apôtres étaient pleins de joie parce qu'ils avaient été jugés dignes d'être flagellés, et vous cherchez le repos avec les délices ! Comment voulez-vous parvenir au but qu'ils ont atteint, dès que vous marchez ici-bas par un chemin contraire ? «Et maintenant, dit l'Apôtre, je me rends à Jérusalem, lié que je suis par l'esprit, ignorant ce qui doit m'arriver dans cette ville, sachant seulement que l'Esprit saint me fait entendre à travers toute cité que des chaînes et des tribulations m'y attendent.» (Ac 20,22-23) Pourquoi donc vous y rendez-vous, si vous devez y subir des tribulations et des chaînes ? C'est justement dans cette intention, dans l'espoir d'être enchaîné pour le Christ et de mourir pour lui. Oui, je suis prêt à me laisser enchaîner et conduire à la mort pour la gloire de notre divin Maître. Il n'est pas de bonheur comparable à celui d'une telle âme. Voyez ce qui fait son orgueil : la prison, les tribulations, les fers, les stigmates. «Je porte les stigmates du Seigneur Jésus dans mon corps,» (Gal 6,17) comme un trophée splendide; il dit ailleurs : «A cause d'Israël, je suis entouré de cette chaîne;» (Ac 28,20) ailleurs encore : «Pour lui je remplis une ambassade dans les fers.» (Ep 6,20)

Qu'est ceci ? n'êtes-vous pas saisi de honte et de crainte, en voulant circonvenir ainsi l'univers, étant vous-même enchaîné ? ne craignez-vous pas qu'on accuse votre Dieu de faiblesse, et que personne après cela ne devienne plus votre prosélyte ? – Tels ne sont pas mes fers ? répond l'Apôtre, ils brillent aussi dans les palais des rois. «En sorte que mes chaînes étaient manifestées dans tous les prétoires, et, qu'un plus grand nombre de nos frères dans le Seigneur, ayant foi dans mes chaînes, annonçaient plus souvent et plus courageusement la parole de Dieu.» (Ph 1,13-14) Voyez-vous la puissance des fers l'emportant sur celle de ressusciter les morts ? Les hommes le virent enchaîné, ils sentirent redoubler leur confiance. Dès qu'il y a des fers, il faut de toute nécessité qu'il se soit accompli quelque chose; la tribulation annonce le salut, la délivrance, une grande œuvre, n'en doutez pas. Quand le diable regimbe, c'est qu'il est frappé; quand il enchaîne les serviteurs de Dieu, la parole se répand avec plus d'abondance. Cela se voit partout; Paul est dans les chaînes, et voilà ce qu'il

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

accomplit au fond de sa prison, et dans mes chaînes mêmes,» dit-il. (Ibid., 1,7) Il est enchaîné à Rome, et les conversions se multiplient; ce n'est pas lui seul qui se montre plein de confiance, c'est beaucoup d'autres pour lui. Il est enchaîné à Jérusalem, et, malgré sa chaîne, il prononce des discours qui frappent un roi de stupeur et font trembler un gouverneur de province; sous l'impression de la terreur, celui-ci le délivre, et ne rougit pas d'apprendre les choses futures de la bouche de son prisonnier. Il navigue enchaîné, et voilà qu'il empêche le naufrage en domptant les fureurs de la tempête. Il porte des fers quand il est mordu par cette bête venimeuse, qui tombe sans lui avoir fait aucun mal. Revenons à ses chaînes de Rome : il gagne les cœurs en prêchant sous cet appareil, en présentant même ses chaînes comme le plus puissant de tous les attraits.

Vous direz que nous n'avons plus maintenant à porter des chaînes. Il en est une cependant, mais d'un autre genre, si nous voulons bien l'accepter. Quelle est cette chaîne ? La Volonté qui lie nos mains et qui nous éloigne de toute convoitise. Imposons-nous cette chaîne : que la crainte de Dieu nous tienne lieu de fers. Délivrons ceux qui sont enchaînés par l'indigène ou par l'affliction. Ce n'est pas la même chose d'ouvrir les portes d'un cachot que de délivrer une âme prisonnière; ce n'est pas la même chose de briser les fers des captifs que de rendre à la liberté ceux dont le cœur est broyé par la souffrance. Ceci l'emporte de beaucoup sur cela : mille récompenses d'une part; aucune de l'autre.

Elle s'est bien prolongée cette chaîne de Paul elle nous a longtemps retenus; c'est qu'en effet elle est bien longue, et de plus elle est incomparablement supérieure à toute chaîne d'or. Comme une puissante machine, elle entraîne au ciel ceux qu'elle a saisis; c'est une chaîne d'or qui rattache le ciel à la terre, et, ce qui y a de merveilleux, c'est en partant d'ici-ha qu'elle entraîne les captifs là-haut. Ce n'est pas là sans doute l'ordre de la nature; mais, quand Dieu lui-même intervient, ne vous attendez pas à la marche accoutumée des choses, l'ordre de la nature est renversé. Apprenons encore à ne pas nous laisser abattre par les afflictions à les supporter avec courage. Voyez ce bienheureux : on l'avait battu de verges, et battu avec fureur, «le couvrant de plaies sans nombre,» selon l'expression du texte sacré (Ac 16,23) il avait reçu des fers, et quel fers encore ! il était renfermé dans un profond cachot, aucune précaution n'était omise. Et dans un tel état, au milieu de la nuit, lorsque les natures les plus actives sont plongées dans le sommeil, voilà que, malgré cette seconde chaîne plus lourde que la première, les deux apôtres chantaient et louaient le Seigneur. Quoi de plus fort que ces âmes et de plus semblable au diamant ? Elles songeaient que les enfants aussi chantaient dans la fournaise ardente, peut-être se disaient-elles alors : Nous n'avons encore rien souffert de pareil. – Ainsi donc le discours m'entraîne, et sans dévier, vers d'autres chaînes et vers une autre prison.

8. Que ferai-je ? je voudrais me taire et je ne le puis pas. J'ai devant les yeux une prison plus étonnante et plus merveilleuse que celle dont nous avons parlé. Que votre attention se réveille, écoutez-moi comme si je commençais en ce moment, que ma parole soit accueillie dans des intelligences toutes neuves. Je voudrais l'arrêter là, qu'elle ne saurait le permettre. Un homme qui se désaltère ne s'interrompt pas, quoi que ce soit qu'on lui dise; j'ai trempé mes lèvres dans cet admirable calice des souffrances endurées par les enchaînés du Christ, je ne puis pas m'arrêter, je ne puis pas me taire. Si l'Apôtre ne s'est pas tu dans la prison et dans la nuit, sous les verges même, je me tairais pendant le jour, quand je suis tranquillement assis, parlant sans effort et sans peines, au souvenir de ces hommes qui parlaient sous le poids des fers, dans la torture de la flagellation, au milieu de la nuit ! Les trois enfants ne se taisaient pas au milieu des flammes, et nous ne rougirions pas de garder mollement le silence ! Voyons donc cette nouvelle prison. Là se trouvent aussi des hommes liés, mais dès le commencement on avait pu comprendre qu'ils y étaient comme dans une prison, et qu'ils ne devaient pas être brûlés. Pourquoi les lierez-vous, s'ils avaient dû l'être ? Comme Paul, ils avaient les mains et les pieds attachés, on agissait contre eux avec la même rage; ils furent aussi jetés dans un profond cachot, et le tyran fit chauffer violemment la fournaise. Considérons cependant la suite. Pendant que les apôtres chantaient, la prison fat ébranlée, les portes furent ouvertes : de même ici, les enfants louant le Seigneur, les liens de leurs mains et de leurs pieds tombèrent, la prison s'ouvrit, la fournaise avait perdu sa puissance, l'Esprit y soufflait sa divine rosée.

Mais voilà que mille idées se présentent ensemble, je ne sais dans quel ordre. Aussi, je vous en conjure, ne me demandez pas de choisir celle qui doit passer devant, celle qui doit venir ensuite : elles sont toutes intimement unies. Les prisonniers qui se trouvaient avec les apôtres étaient enchaînés comme eux, mais ils dormaient. Ici le contraste est plus frappant : le feu dévora ceux qui avaient jeté les victimes. Le roi les voit déliés, et c'est à cela que je

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

voulais en venir; il se prosterne devant elles, il entend leurs voix, il en aperçoit quatre se promenant dans la fournaise, il les appelle. De même donc que Paul ne fût pas sorti, quoique le pouvant bien, si celui qui l'avait renfermé ne l'eût pas appelé, ne l'eût pas fait sortir, de même les trois enfants ne sortirent que sur l'ordre de celui qui les avait précipités dans les flammes. Quel enseignement en résulte-t-il ? Que nous ne devons pas nous jeter au milieu des épreuves, aller au-devant des tribulations, ni même y rester quand on nous en délivre. Le gardien se jette aux pieds de ses prisonniers, il pouvait entrer où les saints se trouvaient : le roi vient jusqu'à la porte, et s'y arrête; il n'ose pas pénétrer dans la prison intérieure, dans cette prison de feu qu'il a préparée lui-même. Considérez maintenant les paroles, je vous prie. L'un dit : «Seigneur, que dois-je faire pour être sauvé ?» L'autre ne parle pas avec la même humilité; mais sa parole n'est pas moins douce : «Sidrach, Misac et Abdenago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez.» (Dan 3,93) – Et comment sortiront-ils, ô roi, quand vous les avez jetés liés dans les flammes, quand ils y sont demeurés si longtemps ? Eussent-ils été de diamant ou d'une matière métallique, n'eussent-ils point péri, ayant chanté là cette hymne tout entière ? – Mais c'est précisément ce chant pieux qui les a sauvés. La flamme a respecté leur pieuse allégresse, elle a respecté ce chant merveilleux. – Comment les appelez-vous ? – J'ai commencé par leur dire : «Serviteurs du Dieu très-haut;» car il n'est rien d'impossible pour les serviteurs de Dieu. Si les hommes ont des serviteurs qu'ils investissent de toute leur puissance, qui gouvernent et dirigent leurs affaires, quel ne doit pas être le pouvoir des serviteurs de Dieu ?

Il ne pouvait pas prononcer une plus agréable parole; il savait bien que nulle autre n'eût mieux répondu à leurs sentiments. Du moment où, pour rester les serviteurs de Dieu, ils étaient entrés dans la fournaise, il n'est pas de titre qui pût leur être plus doux; les eût-on appelés rois, ou même maîtres du monde entier, ce n'eût été rien en comparaison de leur dire : «Serviteurs du Dieu très-haut.» Pourquoi vous en étonneriez-vous du reste ? C'est en s'adressant à la grande ville, à celle qui régnait sur l'univers, et dont les pensées étaient exaltées par la domination; c'est pour opposer un titre égal, et même de beaucoup supérieur à toutes ses autres dignités, à son consulat, à ses triomphes, à son empire universel, que l'Apôtre écrit cette parole : «Paul, serviteur de Jésus Christ.» (Rom 1,1) En les appelant serviteurs de Dieu, le roi s'est dit à lui-même : S'ils attachent tant d'importance à ce titre de serviteurs, c'est le meilleur moyen de les persuader. – Remarquez, d'autre part, la piété des enfants : ils ne montrent aucune irritation, aucune amertume, ils ne contredisent pas, ils sortent. S'ils eussent regardé comme un châtiment d'avoir été précipités dans la fournaise, ils auraient éprouvé de l'aversion pour celui qui l'avait ordonné; mais non, rien de semblable; ils en sortent comme s'ils fassent sortis du ciel. Ce qui est dit du soleil par le prophète : «Il est semblable à l'époux sortant de la chambre nuptiale,» (Ps 18,6) on peut le dire d'eux sans crainte de se tromper. Comment ? Ils sont même sortis d'une manière plus éclatante que le soleil; car, à son apparition, cet astre illumine le monde d'une manière qui frappe les sens, tandis qu'ils l'éclairent d'une autre façon, d'une manière intelligible. En leur considération, le roi lança aussitôt un décret qui disait en substance : Sous mes yeux ravis ont éclaté des signes et des prodiges, que Dieu nous a manifestés, comme un témoignage de sa grandeur et de sa puissance. Ils sortirent donc entourés d'une splendeur, qui réjouit d'abord les lieux témoins du miracle, et qui devait ensuite rayonner partout au moyen de la lettre royale, dissipant ainsi les ténèbres répandues de toute part. «Sortez et venez.» Il n'ordonne pas d'éteindre la fournaise; le plus grand honneur qu'il pût leur rendre, c'était de se montrer persuadés qu'ils pouvaient non seulement se promener dans la fournaise, mais de plus en sortir à travers les flammes.

9. Voyons encore, si voulez bien, les paroles prononcées par le geôlier : «Seigneur, que dois-je faire pour être sauvé ?» (Ac 16,30) Quoi de plus doux que ce langage ? Il fait tressaillir les anges eux-mêmes. Pour se l'entendre adresser, le Fils unique de Dieu s'est fait lui-même esclave. Ceux qui se convertirent dès le commencement adressaient aussi ce langage à Pierre : «Que ferons-nous» pour être sauvés ? (Ac 2,37) Que répond l'Apôtre ? «Croyez, et recevez le baptême.» (Ibid., 38) Paul eût accepté de tomber dans la géhenne, pour entendre ce mot sortir de la bouche des Juifs, tant il désirait leur salut, et par là même leur soumission. Le roi s'en rapporte complètement aux enfants et ne témoigne aucune inquiétude. Mais voyons ce qui suit. Ce n'est pas lui qui ajoute : Pour que-je sois sauvé. La doctrine éclate devant lui avec une puissance que ne peut égaler une voix quelconque : il se fait aussitôt le héraut de la vérité. Il n'a pas besoin qu'on le catéchise, comme le gardien de la prison. Ne l'avez-vous pas entendu ? Il annonce Dieu, il proclame sa puissance : J'ai vérifié, dit-il, et je confesse que votre Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs; car il a fait descendre son ange et il vous a délivrés du feu. Que dire encore ? Ce n'est pas un gardien seul, c'est une immense

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

multitude qui reçoit l'enseignement par la lettre royale, par la vue même des faits. Que le roi n'eût pas commis un mensonge, c'était évident pour tous; il n'eût pas voulu rendre un pareil témoignage à des captifs, en se rabaissant lui-même; il n'eût pas voulu encourir une telle réputation de folie. Si ce n'eût donc pas été là une vérité palpable, jamais il n'eût écrit une semblable lettre, contre laquelle pouvaient s'élever tant de témoins. Voilà quelle est la puissance des chaînes, la puissance des hymnes sacrées dans la tribulation. Ces enfants ne perdirent pas courage, ne tombèrent pas dans l'abattement; c'est même alors qu'ils montrèrent le plus d'ardeur et d'allégresse. Ils forent heureusement inspirés.

Nous n'avons plus qu'une question : Pourquoi les chaînes des prisonniers furent-elles détachées, et le feu dévora-t-il ceux qui avaient jeté les enfants dans la fournaise ? Il fallait au roi cette leçon; car les exécuteurs de ces ordres n'étaient pas aussi coupables que lui. Ce sont eux néanmoins qui périssent ? Sans doute; mais la chose n'exige pas une grande discussion. C'étaient là des impies, et la mort dont ils étaient dignes servait à mieux faire ressortir le miracle, en démontrant la puissance du feu : s'il dévora de la sorte ceux qui se trouvaient dehors, comment laissa-t-il intacts ceux qui se trouvaient dedans ? n'était-ce pas manifester la puissance divine ? Ne soyez pas surpris, si j'ai mis un roi en parallèle avec un geôlier; sa conduite avait été la même, l'un n'était pas en réalité plus illustre que l'autre, l'événement leur fût également avantageux. Revenons à ce que je disais : c'est dans les tribulations, sous le poids des chaînes, que les justes montrent surtout leur énergie. Souffrir quelque chose pour le Christ, c'est la plus douce des consolations.

Voulez-vous que je vous rappelle une autre prison encore, que de ces fers nous passions à d'autres fers ? Lesquels choisiriez-vous, ceux de Jérémie, ceux de Joseph ou ceux de Jean ? Rendons grâce à la chaîne de Paul : que de pareilles enceintes elle ouvre à notre parole ! Prenons les fers de Jean. Et celui-là aussi fut enchaîné pour le Christ et pour la loi divine. Mais quoi, resta-t-il inactif dans sa prison ? Est-ce que du fond de son cachot il n'envoya pas ses disciples dire au Christ : «Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?» (Mt 11,3) Il y enseignait donc encore, ne laissant jamais ralentir son zèle. Jérémie ne prophétisa-t-il pas la captivité de Babylone, faisant tout ce qui dépendait de lui jusque sur la terre étrangère ? Que dirons-nous de Joseph ? ne fut-il pas treize ans dans les chaînes ? Il n'eut garde d'oublier alors la vertu. Un mot sur les liens d'un seul autre, et nous mettrons fin à ce discours. Notre Seigneur fut aussi lié, lui qui a délivré le monde des liens du péché. Elles étaient liées ces mains qui avaient accompli tant d'œuvres admirables. «Après l'avoir garrotté, dit l'Evangile, ils le menèrent chez Caïphe.» (Mt 26,57) Oui, l'auteur de tant de miracles fut garrotté.

Au souvenir de telles leçons, ne nous livrons jamais à la tristesse; serions-nous même enchaînés, réjouissons-nous. Sommes-nous libres, vivons comme étant dans les fers. N'avez-vous pas vu quel bien c'est qu'une chaîne ? Sachant tout cela, rendons à Dieu d'universelles actions de grâce, dans le Christ Jésus notre Seigneur.